

# L'Amérique sur le divan

Claude Gauvreau

« Douze de mes étudiants ont été appelés par l'armée. L'un deux, avant de partir, est venu me saluer en me disant : *je m'en vais et je ne sais pas si c'est pour six mois ou pour deux ans. Je n'ai pas le choix* ». Celui qui raconte cette anecdote est Donald Cuccioletta, professeur depuis cinq ans à l'Université d'État de New York à Plattsburgh et chargé de cours au Département d'histoire de l'UQAM. M. Cuccioletta, membre également de l'Observatoire sur les États-Unis à la Chaire Raoul-Dandurand, nous parle ici de l'évolution de la situation aux États-Unis depuis les attentats du 11 septembre et de la réaction des Américains à l'intervention militaire en Afghanistan.

## Le temps des questionnements

« Au cours des deux semaines qui ont suivi les événements, explique M. Cuccioletta, la stupeur et l'incrédulité dominaient. Comment se fait-il, se disaient les Américains, que de telles choses soient survenues sur notre propre sol? Puis, une vague de patriotisme a déferlé emportant sur son passage même les éléments les plus modérés du gouvernement et de la société américaine. On sentait une volonté de riposter, de traquer et de trouver les responsables. Mais, depuis la fin octobre, les universitaires, les journalistes et de nombreux autres citoyens se questionnent : combien de temps vont durer les frappes militaires en Afghanistan? Allons-nous envoyer des troupes sur le terrain? Va-t-on réussir à neutraliser Ben Laden? Notre stratégie est-elle la bonne? »

Un peu partout, sur les campus universitaires, des *teach-ins*, dignes des années 60, se multiplient sur des sujets allant du terrorisme jusqu'à la mondialisation, en passant par la politique étrangère américaine. « À l'université où j'enseigne, un de ces *teach-ins* a rassemblé 3 000 étudiants. Pendant les quatre heures de débats et de témoignages, pas un seul étudiant n'est intervenu pour dire qu'il fallait mettre à feu et à sang l'Afghanistan. Ils s'interrogeaient plutôt sur le sens des événements, la nécessité de bombarder un pays aussi démuni, et sur le rôle que pouvait jouer leur pays, en tant que superpuissance, pour tenter d'enrayer la pauvreté et les injustices dans le monde ».

## Le spectre du Vietnam...

Le souvenir de la guerre du Vietnam est encore frais dans la mémoire des Américains, souligne M. Cuccioletta. « Les pères de la moitié de mes étudiants ont fait cette guerre. Jamais, ils n'en parlaient à la maison. Mais maintenant, oui ». Si le gouvernement Bush décide d'envoyer des troupes sur le terrain pour une longue période de temps, soutient-il, les gens

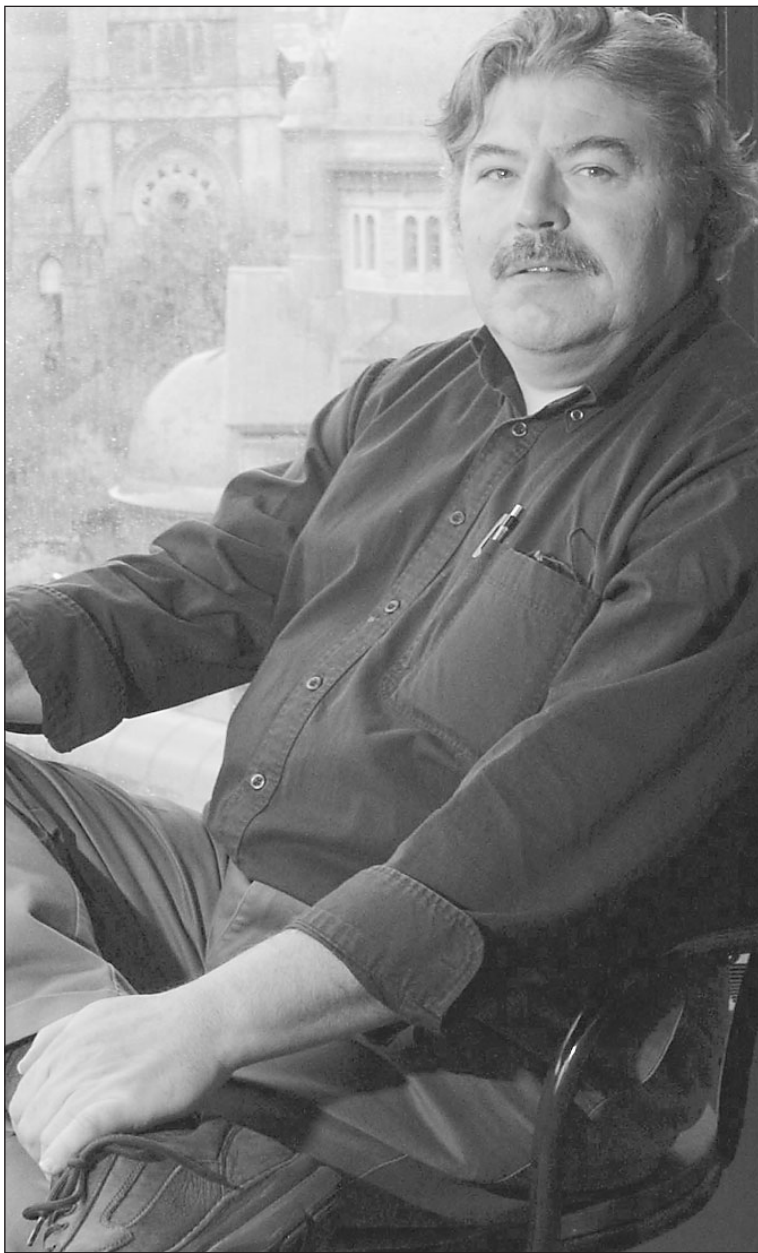


Photo : Andrew Dobrowskyj

Donald Cuccioletta, chargé de cours au Département d'histoire.

vont exiger des comptes. « *Quand va-t-on ramener nos boys?* Après le Vietnam, c'est la question qui toujours surgissait à chaque fois que les États-Unis intervenaient militairement, que ce soit à la Grenade, à Panama, ou dans le Golfe persique ».

Même si Ronald Reagan a aboli le service militaire obligatoire, rappelle M. Cuccioletta, de nombreux jeunes, surtout parmi les moins fortunés, s'engagent dans l'armée sur une base volontaire pendant deux ou trois ans. En vertu du *G. I. Bill*, instauré par le président Truman, en 1947, l'armée américaine peut défrayer une partie des coûts reliés aux études universitaires pour ceux qui ont déjà servi dans ses rangs. Cependant, une fois que l'on a quitté l'armée, on se retrouve sur une liste d'appel, en cas de besoin, pendant une période de huit ans.

## ...et de la récession

Que ce soit à Omaha, à Seattle ou à Phoenix, le vie continue et les Américains n'ont pas cessé de consommer et de faire des sorties. Toutefois, ajoute M. Cuccioletta, les gens voyagent beaucoup moins par avion à l'intérieur du pays, par crainte des attentats bien sûr, mais aussi

pour des raisons d'argent. « Les Américains sont très pragmatiques. Actuellement, c'est le spectre de la récession qui les préoccupe le plus. Il faut comprendre qu'ils ne bénéficient pas, comme les Canadiens, d'un filet de sécurité sociale. Ils sont nombreux à avoir deux emplois et à travailler 50 à 60 heures par semaine. Si la situation économique continue de se dégrader, de plus en plus de personnes vont demander à l'État pourquoi il dépense autant d'argent pour livrer une guerre coûteuse à des milliers de kilomètres ».

Ainsi, l'Amérique est inquiète et se questionne, affirme Donald Cuccioletta. Beaucoup de citoyens cherchent à comprendre le sens des événements et sont avides de connaissances. Comme le rapportait récemment le *Los Angeles Times*, le site Internet de l'Institut du Moyen-Orient de Washington, visité en moyenne 8 000 fois par jour, a dépassé les 50 000 consultations quotidiennes depuis les attentats. Et les livres sur les Talibans, les Palestiniens et l'Islam grimpent dans la liste des *best-sellers*. C'est que les Américains, connus pour leur ignorance relative du reste du monde, ont vu leur isolement voler en éclats un certain 11 septembre.